

Carmel Dumas

MONTREAL SHOW CHAUD

EXTRAIT de
"MONTREAL SHOW CHAUD"
de CARMEL DUMAS
FIDES

- Plus que ça, promet encore Charlebois.
- La troisième version, c'est celle avec laquelle vous allez attaquer ?
- J'ai l'impression, prévient Sabourin, qu'il va falloir que les gens viennent voir ça 20 soirs de suite parce que tous les soirs ça va être différent.
- Le 23, s'empresse d'annoncer Charlebois, il y a Johnny Cash qui vient au Forum, alors on va *canceler* ou bien on va le faire à minuit.

Deux jours plus tard, la critique les passe au hachoir. La qualité des musiciens, l'impact de Charlebois comme chanteur, les énormes bonhommes soufflés et le chemin de fer – conçus, comme pour *L'Osstid'show*, par le décorateur Germain Perron – ont droit à quelques bons mots, mais la déception est générale. C'est du multimédia artisanal et ça ne passe pas.

Carmel Dumas

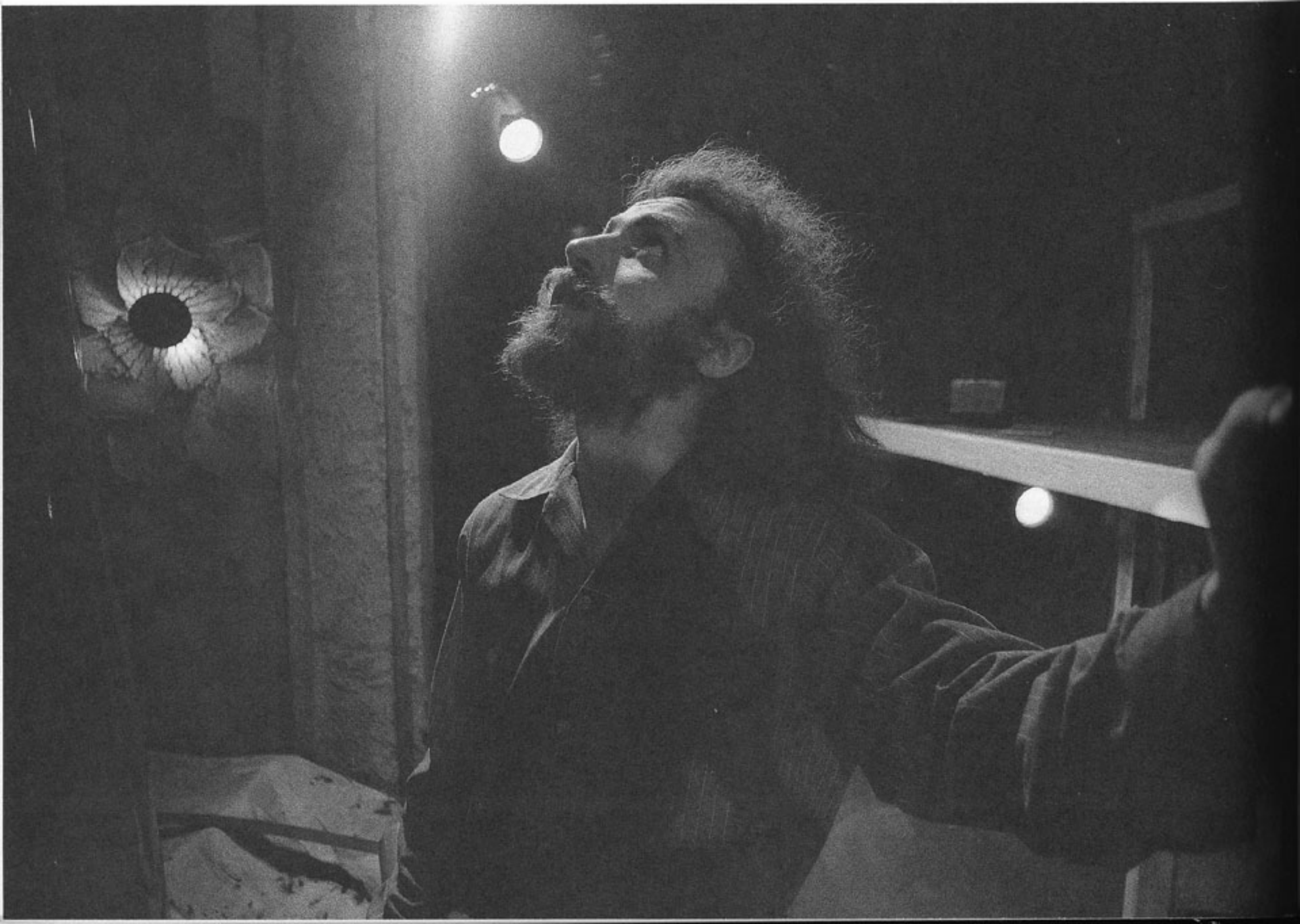
MONTRÉAL
SHOW

FIDES

Les réfugiés américains qu'accueille ouvertement le Canada sont majoritairement bien éduqués et très politisés. Pour ceux qui choisissent la métropole bilingue, la position stratégique du Bistro de la rue de la Montagne, collé sur le ghetto de l'Université McGill d'un côté, et sur les studios de Radio-Canada de l'autre, semble le lieu désigné pour célébrer les rites initiatiques — arroser son baptême du Québec, se faire l'oreille à la langue française, croiser des âmes sœurs de l'autre solitude qui passent par là aussi...

Ce sont les hommes qui sont appelés au Vietnam, mais, comme l'explique Linda Gaboriau, sans être déserteurs, les filles aussi sont en quelque sorte des *draft-dodgers* — solidaires des insoumis, des réfractaires à la guerre, des objecteurs de conscience révoltés par les raids qui ont commencé le 29 juin 1966: « C'était une raison pour rester. J'étais venue à McGill, et la guerre au Vietnam s'empirait, s'empirait [*sic*]. J'avais — comme beaucoup de ma génération — honte des États-Unis. Et quoi de neuf? Nous voilà en 2008 — le cycle révolu. Beaucoup de résistants

Le peintre et concepteur scénique Germain Perron: de bohème et d'audace.



américains sont restés au Canada, sont devenus des membres influents dans le milieu théâtral et littéraire.»

Linda Johnson de Boston est vite devenue une Montréalaise de l'avant-garde. «Elle déménageait pas mal», se rappelle Robert Charlebois, une admiration amusée dans la voix.

À l'université, la meilleure amie de Linda, Merrily Weisbord, est d'une de ces familles d'intellectuels de McGill ouvertement sympathiques au communisme, c'est-à-dire farouchement opposés à l'impérialisme américain. C'est à travers cette amitié avec la future écrivaine et réalisatrice — auteure, notamment, du livre *The Strangest dream (Le Rêve d'une génération: les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide)* — que Linda rencontre le peintre Pierre Gaboriau, dont une des importantes contributions à l'art urbain se trouve aujourd'hui à la station de métro Berri-UQAM, dans la verrière créée avec Pierre Osterrah en hommage aux fondateurs de la ville.

«C'était un de ces partys comme il y en avait sur le campus, raconte Linda. C'était chez deux étudiants écossais, l'un de la haute noblesse — son grand-père avait traduit Rabelais —, l'autre, d'une famille récemment annoblie. Deux excentriques. Pierre s'était retrouvé là à cause de Jean-Paul Mousseau, qui sortait avec Irene Kon, la mère de notre collègue Tanya Ballantyne. Tu vois un peu la filière?»

Ces dames sont toutes de l'avant-garde féministe, toutes de l'aristocratie intellectuelle montréalaise. La militante Irene Kon, formidable personnage, fille de nobles russes née dans la communauté immigrante de Winnipeg en 1911, allait vivre jusqu'à 93 ans, le temps de devenir l'héroïne du documentaire de sa petite-fille, Josephine MacKay. Sorti en 2006, *Irene the lion hearted*, disons *Irene au cœur de lionne*, témoigne d'une continuité formidable dans une intelligentsia anglo-montréalaise où les amours, la politique et le sens des affaires s'entremêlent sans répit.

Gaboriau, pour sa part, est le fils de Robert Lapalme, le caricaturiste par excellence du journalisme de combat. Avec un tel père, il était sage de la part du fils de se rappeler qu'il est inscrit, en tête de l'arbre généalogique: Gaboriau, dit LaPalme. Et par une de ces drôles de circonvolutions du destin, c'est maintenant Linda — première directrice du Centre international de traduction littéraire de Banff et traductrice des plus grands écrits de la dramaturgie québécoise moderne — qui perpétue, dans le monde culturel, la notoriété d'un nom de famille d'agriculteurs devenu illustre, à l'aube du XX^e siècle, grâce à la cantatrice de prestige international, Béatrice Gaboriau Lapalme.

crier pour crier. J'ai fait des albums pas mauvais, pas bons, pas pires, mais ce n'était pas international. C'était local... surtout du jazz, du folklore. Puis je suis allé en France, en Angleterre, aux États. J'ai beaucoup appris. Quand je suis revenu, j'étais rendu plus loin que tout le monde dans notre gentil village, Montréal. Les chansons les plus *bubble gum* viennent d'un *feeling* intense. Le public n'est pas aussi brillant que je le souhaiterais, mais il n'est pas aussi stupide que nous nous l'imaginons. »

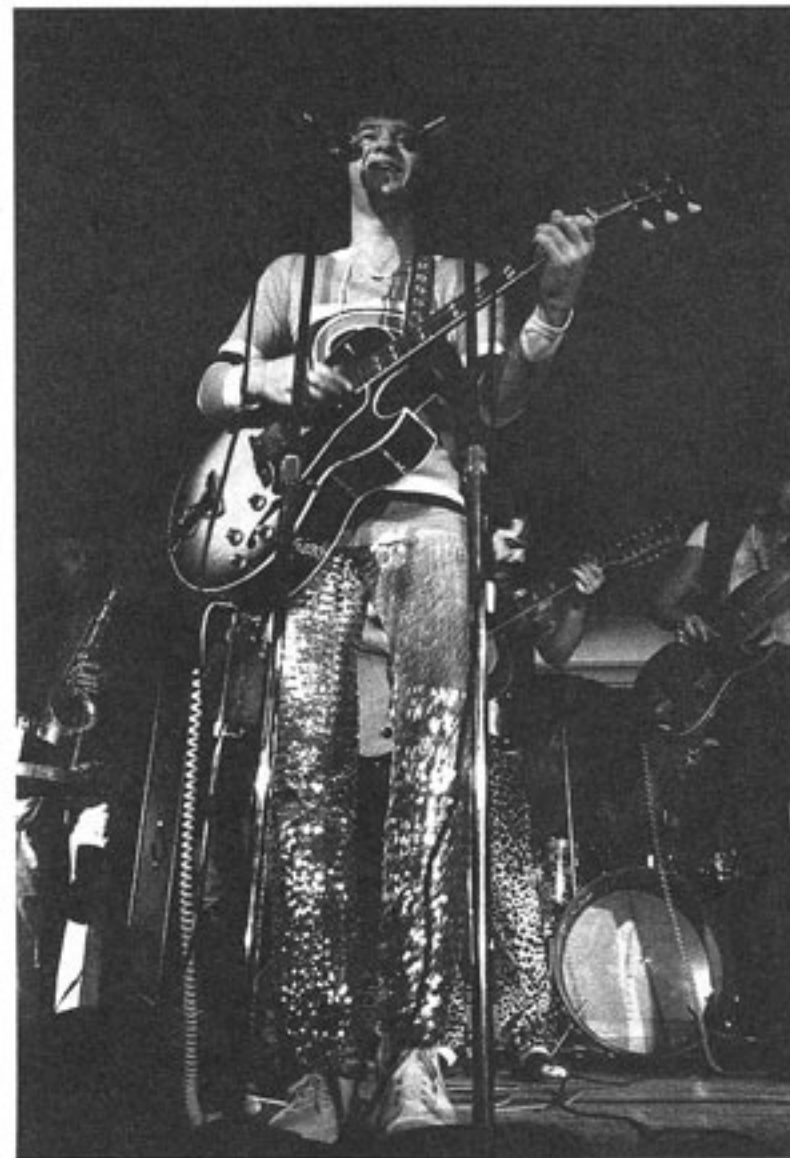
C'est ce Charlebois-là qui, dans quelques semaines, doit partager la scène de la Comédie Canadienne avec Mouffe, dans une pièce écrite et mise en scène par Marcel Sabourin.

Les attentes sont proportionnelles aux idées de grandeur qui mènent le monde. La pression monte. « Avec Robert, les gens étaient prêts à donner leur chemise! » raconte Sabourin, se rappelant, comme si c'était hier, de l'étau qui commençait à se resserrer. « Le mot génial était très galvaudé, même de la part de Mouffe. Mais elle était sous influence, sinon elle aurait peut-être été plus perspicace. Mais ils vivaient un trip tel, c'était impossible de développer l'idée avec eux. Et on avait un échéancier. L'anxiété s'est installée. Et je n'ai pas pris mes responsabilités. Comme metteur en scène, je n'avais pas beaucoup de talent. J'étais metteur en scène, auteur, et le seul à pouvoir parler à Robert à ce moment-là. Pour la télévision, pour tout, c'était toujours: "Pourrais-tu parler à Mouffe et à Robert?" Elle, elle donnait toujours son accord. Mais le texte est resté bâclé. J'aurais dû l'écrire, faire un texte solide, me dire: "Si eux ne bougent pas, tant pis, ils vont l'apprendre, un point c'est tout." Mais c'était tellement loin de l'idée qu'on avait eue de travailler ensemble! C'était difficile pour moi. Je ne l'ai pas fait et j'ai eu tort. Et comme metteur en scène, je me suis retrouvé avec un texte qui ne valait pas de la m... »

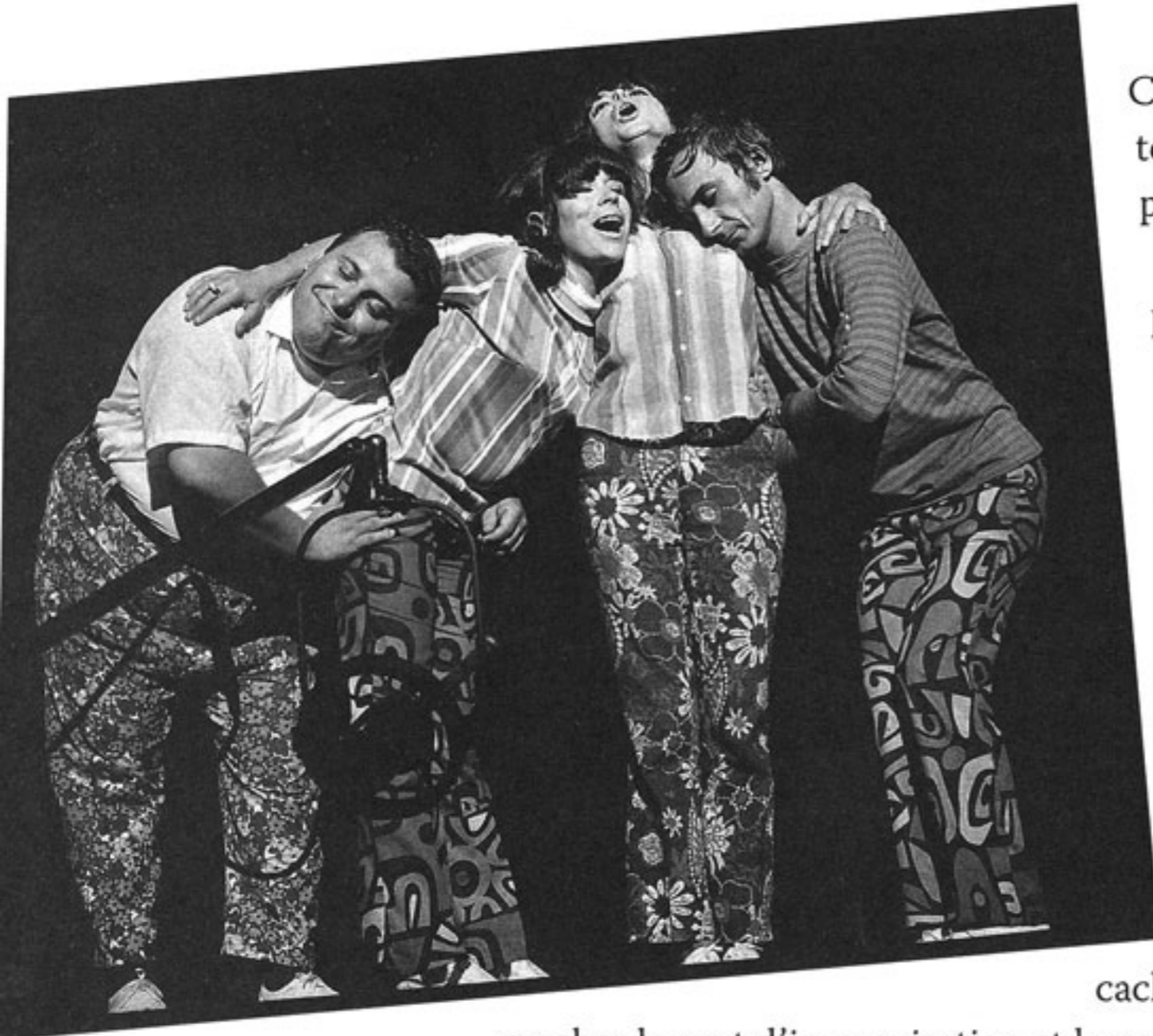
Il avait d'abord pensé simplement intituler la pièce *Robert*. Finalement, ce sera *La Fin tragique de Suparchipelargo*. Annoncées comme « une grande histoire d'amour pop », les représentations sont prévues du 3 au 23 octobre. Le même mois, Yvon Deschamps et Louise Forestier renouvellent eux aussi leurs vœux de fidélité à leurs premières amours, avec deux revues présentées coup sur coup au Théâtre de Quat'Sous, *Moi ma maman m'aime* et *Attends ta délivrance*.

Dans cette série de productions plus ou moins réussies, Charlebois, Mouffe et Marcel vont sans conteste complètement voler le show.

C'est leur intention, ça ne fait aucun doute. Le 3 octobre, ce n'est pas à une, mais bien à deux premières que le chanteur *tout écartillé* invite le Tout-Montréal, puisque



avant le lever de rideau à la Comédie Canadienne, il y aura dégustation de hot-dogs sur la Main, suivie de la projection, au Midway, du film *À soir on fait peur au monde*, le résultat des images que François Brault et Jean Dansereau ont recueillies au cours des événements houleux à Paris.



Gilbert Chénier, Louise Forestier, Pauline Julien et Yvon Deschamps : *Moi ma maman m'aime.*

Au *Donald Lautrec Show* la veille, Charlebois pavane : « Je voulais en même temps faire un spectacle à la Casa Loma, pour occuper tout le coin. »

Marcel et Mouffe l'accompagnent sur le plateau pour mousser la curiosité du public. Charlebois explique que Sabourin « a trouvé le maniérisme des personnages » et Sabourin insiste pour préciser que ses acteurs ont donné « beaucoup plus que ça ». Charlebois met le pied dans la porte entrouverte et tire la couverture : « Il nous a volé tous nos flashes ! Le personnage de femme, Super Mouffe, Mouffe l'a trouvé presque en entier. On a développé là-dessus... »

L'animateur Donald Lautrec ne cache pas son scepticisme et tente de leur faire

cracher la part d'improvisation et la part réelle de préparation dans l'affaire.

– Il y a plusieurs meurtres, promet Charlebois.

– Du Hitchcock ?

– Plus que ça, promet encore Charlebois.

– La troisième version, c'est celle avec laquelle vous allez attaquer ?

– J'ai l'impression, prévient Sabourin, qu'il va falloir que les gens viennent voir ça 20 soirs de suite parce que tous les soirs ça va être différent.

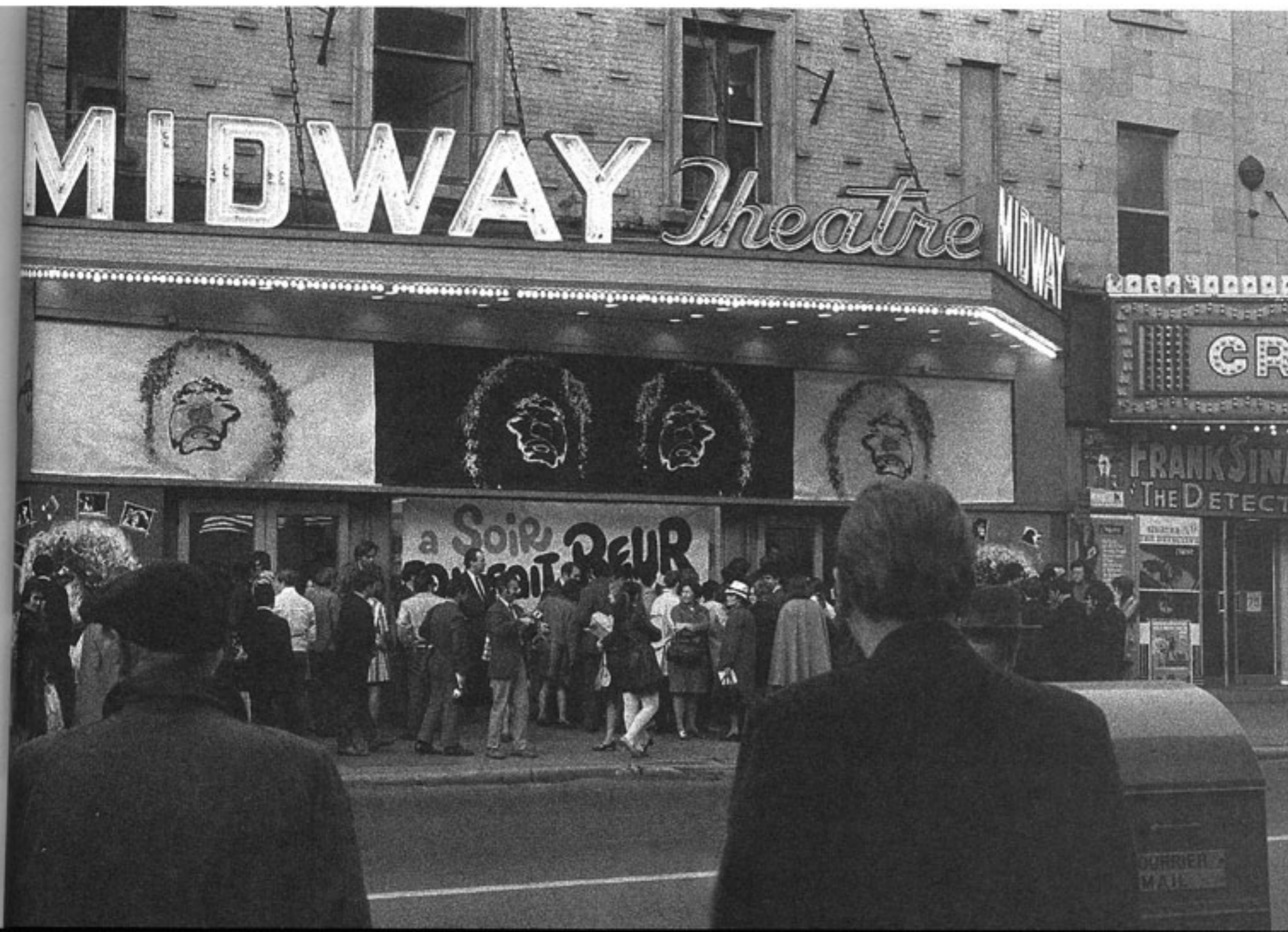
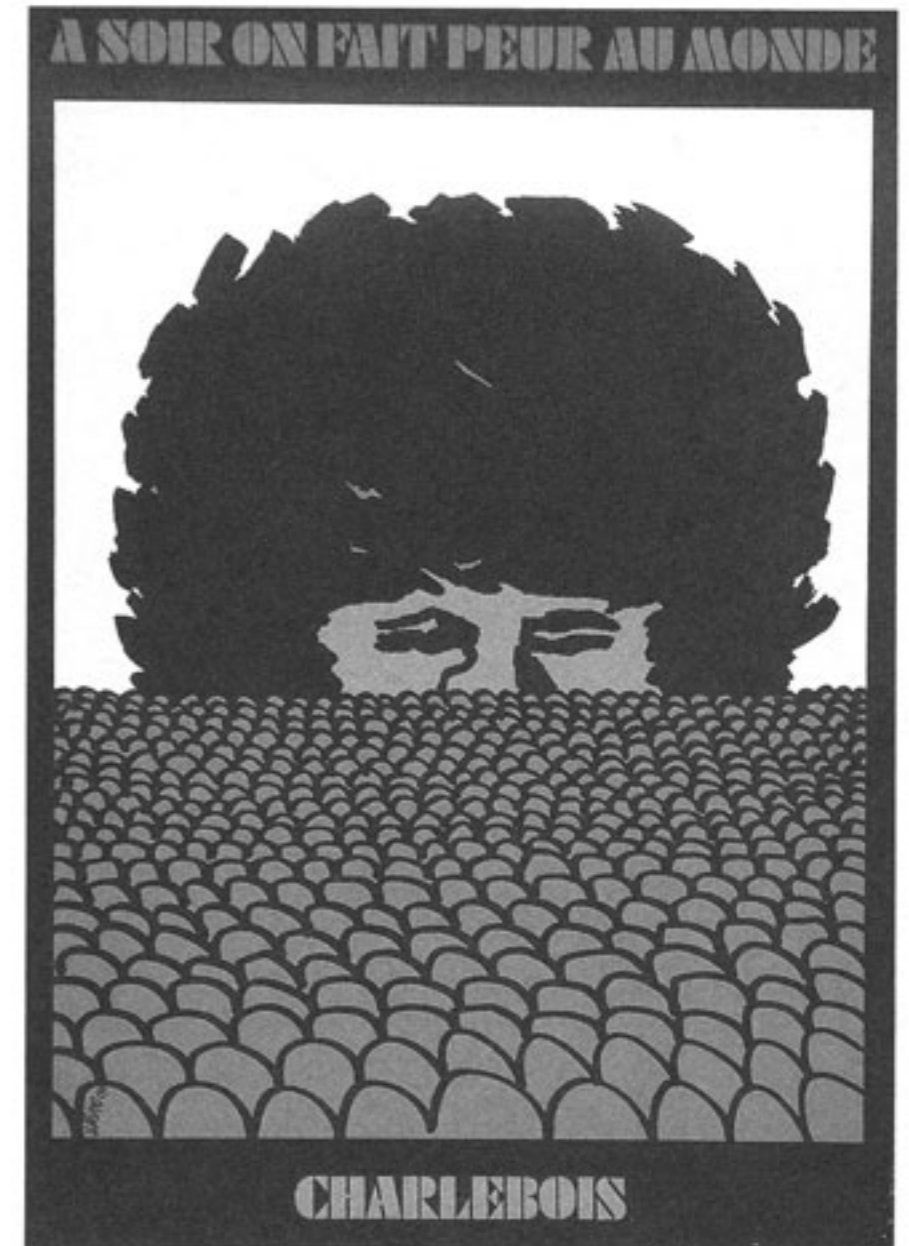
– Le 23, s'empresse d'annoncer Charlebois, il y a Johnny Cash qui vient au Forum, alors on va *canceler* ou bien on va le faire à minuit.

Deux jours plus tard, la critique les passe au hachoir. La qualité des musiciens, l'impact de Charlebois comme chanteur, les énormes bonhommes soufflés et le chemin de fer – conçus, comme pour *L'Osstid'show*, par le décorateur Germain Perron – ont droit à quelques bons mots, mais la déception est générale. C'est du multimédia artisanal et ça ne passe pas.

Sur les ondes de Radio-Canada, une autorité dans le milieu culturel, le très cultivé Alain Pontaut, décortique la production dans le moindre détail, ce qui nous donne aujourd'hui une idée assez précise de ce qui s'est passé, ces jours-là, à la Comédie Canadienne.

«Le spectacle commence dans un paysage miniature, fait de maquettes. Charlebois est couché dans un coin, se lève lentement et durant dix minutes n'a strictement rien à faire. Il fait un certain nombre d'incantations magiques, c'est habile techniquement, mais on a l'impression que le texte est tellement inexistant ou inefficace qu'il improvise. C'est peut-être, au fond, une façon de constater la personnalité de Charlebois.»

Au *Carnet des arts* de Radio-Canada, trois jours après la première, Robert-Marie Léger joint sa consternation à celle de Pontaut. Les deux érudits veulent de toute évidence se montrer justes, et même eux n'osent blâmer la superstar du Québec d'avant-garde. «Le spectacle, pour moi, a été aussi pénible qu'il est pénible de prononcer son titre. Un spectacle à la fois terre à terre et atterrissant. Il n'y a que Dieu et Beckett qui peuvent créer avec rien», lance Léger.



Octobre 1969 : Première du film *À soir on fait peur au monde* sur le boulevard St-Laurent.



MONTREAL SHOW *Chaud*

Chronique libre d'une explosion culturelle

Dans les années 1960-1970, Montréal a été l'épicentre d'un véritable tremblement de terre culturel et artistique qui a secoué en profondeur les fondations de la société québécoise. L'onde de choc qu'a provoquée ce séisme d'une ampleur sans précédent a été ressentie alors jusque dans les campagnes les plus reculées. À la fois conte illustré, documentaire d'époque et album de famille, cet ouvrage fait revivre cette période « magique » que traverse de part en part *L'Osstid'show*. « Les héros, écrit Carmel Dumas, sont de jeunes turbulents, soutenus à la ronde

par leurs pairs qui envient la joyeuse fronde qu'affichent sans vergogne la muse Mouffe, l'enfant terrible Garou, la passionaria Louise et le cynique Yvon. Ces quatre personnages incarnent, en ce mois de mai de 1968 la somme des forces qui poussent la société québécoise vers la fin d'un monde et le début d'un autre. »

Journaliste, scénariste et réalisatrice, **CARMEL DUMAS** suit l'actualité artistique depuis une quarantaine d'années. Son style enjoué, mutin parfois et toujours coloré donne vie aux faits et gestes de ces artistes, créateurs, journalistes et politiciens qui ont été les acteurs de cette explosion culturelle.

Photo: © Pierre Dury



37,95 \$ • 34 €

www.editionsfides.com

En couverture: © Alain Reno.

Photo ci-dessus: Rue Sainte Catherine vers 1965. © Ronald Labelle

ISBN 2-978-2-7621-2821-5

